

LE TESTAMENT D'HENDRICKJE

Bethsabée, la femme d'Uri le Hittite, que David, le roi de Jérusalem, a vu se baigner un jour, et dont il est tombé amoureux. "Comme moi de toi, quand je t'ai vue dehors avec ton balai, Hendrickje Stoffels." Tu ris, tu te moques de moi tendrement, et ton rire me fait rire. Le roi David a écrit une lettre à Bethsabée pour lui déclarer son amour, et c'est ainsi que tu m'as peinte, en train de lire la lettre de David. J'étais Bethsabée, la fille d'Eliam. Elle n'avait jamais vu David. Son mari soldat était absent, parti à la guerre, et elle recevait d'un autre homme des mots d'amour. Je sais que Bethsabée a aimé David dès qu'elle a lu sa lettre. Pas parce que, roi et puissant, il lui ordonnait de venir à lui et qu'elle n'avait pas le choix; mais parce qu'il s'adressait à elle comme jamais personne ne s'était adressé à elle, et sûrement pas son mari. Elle a suivi dans son lit le vainqueur de Goliath, comme je t'ai suivi dans ton atelier le jour où tu m'as vue pour la première fois.

J'avais vingt-trois ans et balayais la neige devant la porte de la maison de la Sint Anthoniesdijk, quand un homme s'est arrêté près de moi: "Qui es-tu? Que fais-tu là?" J'ai levé la tête et mon regard a rencontré le tien. En cette seconde où nos yeux se sont touchés, ton âme a caressé la mienne très doucement. Je n'ai pas vu le vieil homme dans un manteau élimé, qui n'avait pas du tout l'air d'être le maître des lieux en voyage à Leyde, le seigneur Rembrandt, le peintre renommé dont les oeuvres ornaient les murs de la maison, le veuf élevant un orphelin. Je t'ai vu, toi. Je n'ai pas baissé les yeux. J'ai rougi et j'ai répondu: "Je suis la servante. Je m'appelle Hendrickje Stoffels." Tu m'as ôté le balai des mains et l'as posé contre le mur de la maison. "Viens donc, Hendrickje Stoffels." Ta voix riait. Elle se moquait, sans méchanceté, de mon sérieux et ma timidité. Je t'ai suivi dans la maison sans savoir où tu m'emmenais. Je t'ai suivi sans penser que tu étais mon maître et que tu avais l'âge de mon père. Je t'ai suivi à l'étage où Geertje m'avait interdit d'entrer même pour nettoyer. Mon corps tremblait mais je n'avais pas peur. À Bredevoort

où j'ai grandi, les amis de mes frères me regardaient, me disaient que j'étais belle et me prenaient la main. L'un d'eux, Jan, m'avait déjà embrassée. Mais je n'avais jamais senti ce que j'ai senti quand tu m'as regardée--ce sentiment d'être reconnue par toi et de t'appartenir. Ou peut-être juste une fois, petite, avec le prêtre qui écoutait ma confession. Il y avait dans ses yeux la même douceur et la même gravité. Mais dans les tiens brillait quelque chose d'autre--du rire, un son de clochettes, quelque chose qui dansait, quelque chose d'infiniment léger. Dès le premier instant, quand tu m'as prise par la main pour me conduire à l'étage interdit, j'étais prête à me donner à toi--à me damner pour toi.

"Viens donc, Hendrickje Stoffels!" Ce n'est pas à ta couche que tu m'as menée. C'est à une chaise dure sur une estrade. "Assieds-toi là." Tu t'es installé à ton chevalet. Et tu m'as oubliée. Pendant deux ou trois heures, j'ai disparu à tes yeux. Ce n'était plus moi que tu regardais, Hendrickje Stoffels. C'était quelque chose en moi qui ne m'appartenait pas, des lignes et des courbes, des plans, des couleurs. Tu ne m'as plus parlé sauf une fois, pour me demander si j'avais soif. Tu t'étais retiré dans un monde où tu ne m'avais pas invité à entrer. Un étage interdit, pas par Geertje mais par toi. Ton regard n'avait plus de douceur. Il me détaillait comme un objet. Tu étais le maître et j'étais la servante. J'ai attendu sur cette chaise comme j'aurais balayé la neige, dehors, pendant trois heures. C'était encore plus difficile, justement parce que je n'avais rien à faire.

Un jour tu m'as demandé de te pardonner les malheurs que j'avais subis par toi: les insultes et les coups de Geertje Dircks, la dureté des hommes en noir qui m'ont chassée de l'église, la honte et la pauvreté. Mais toi seul, Rembrandt, qui m'as donné le bonheur, as eu le pouvoir de me l'ôter. J'ai souffert seulement quand ont disparu ton regard et ton rire. La seule chose insupportable, c'est ton absence quand tu es là, si près, et que tu ne me vois plus. Tu ris de mes chimères. "Jalouse de ma peinture, Hendrickje? Quand c'est toi que je peins!" Ce n'est pas de la jalousie, puisque la peinture et toi, vous êtes un. Et ce n'est pas moi que tu peins. Même quand tu m'as peinte nue, en Bethsabée, j'ai senti cette

absence. Ton regard ne me caressait pas. Il semblait examiner mon squelette et les muscles sous ma chair. J'ai pensé que je pourrais mourir sur cette chaise, passer sous tes yeux de vie à trépas, et que tu ne t'en apercevrais pas. "Hendrickje, ne bouge plus!" Ton cri joyeux, enthousiaste, triomphant même, m'a fait sursauter. Tu ne m'as pas demandé à quoi je pensais. "C'est ça! C'est exactement ça! Bethsabée lit la lettre de David. Elle ne sourit pas, non. Ce qui se passe est grave, très grave. Il faut qu'on lise sur son visage l'ombre des morts à venir, celle de son mari, celle de son enfant. L'amour est une chose grave! Tu as tout compris, Hendrickje. Tu es parfaite." J'ai songé que tu ne te contentais pas de copier mon apparence, mais que tu aspirais la vie dans mes veines et la pensée dans mon âme pour la mettre sur ta toile. Le peintre est un démon succube.

Ils n'ont pas compris ta Bethsabée. Ils ont dit qu'elle avait l'air trop triste, trop pensive, pour être en train de lire la lettre de David déclarant son amour. Certains en ont conclu qu'elle lisait peut-être une lettre de Joab lui annonçant la mort de son mari--un épisode qui n'est pas dans la Bible. On t'a reproché d'inventer encore, de changer l'histoire, de n'en faire qu'à ta tête, de suivre ton caprice. Ils ne conçoivent pas que l'amour est une chose solennelle et terrible, puisqu'il est don de soi jusque dans la mort. En cet instant où elle lit la lettre de David, Bethsabée sait qu'elle ne s'appartient plus. Mariée à Uri, elle restait maîtresse d'elle-même. Elle ne l'est plus. Je le sais, moi qui, au tout début, ai voulu te quitter.

Pas à cause des cris de Geertje quand elle est entrée dans la chambre où tu m'aimais pour la première fois. Pas à cause des poignées de cheveux qu'elle m'a arrachées, de ses ongles griffant ma chair, de ce cri qui s'inscrirait plus tard en lettres de feu sur mon front: "Catin!" Sa haine, sa jalousie ne m'ont rien fait. Tes bras me serrant contre toi me protégeaient. Tes mains ôtant chemises et jupons avec délicatesse. Ta paume caressant chaque pouce de ma peau. Tes yeux me contemplant avec dévotion. Ta voix t'excusant tendrement de n'être plus qu'un vieux satyre gros et laid, de n'avoir plus à m'offrir que des

restes du jeune gaillard énergique que tu avais été, à moi qui étais jeune et fraîche, et si belle, disais-tu. Mais je ne te voyais pas vieux, ni laid. Tes bras étaient musclés, tes épaules fortes, ta peau lisse et douce, ton membre tendu comme la corde d'un arc contre mon ventre avant d'entrer en moi. Non, Rembrandt: ce n'est pas à cause des cris de Geertje que j'ai voulu rompre, pas par peur d'être méprisée par les commères et les hommes.

C'était après la deuxième ou la troisième nuit passée dans ta couche. Je suis entrée à pas de loup dans l'atelier où tu finissais un portrait de Titus. J'avais tant de bonheur, tant d'amour et de désir de toi. Je me suis approchée par derrière et j'ai mis les mains sur tes yeux. Tu as tressailli. Absorbé dans ton travail, tu n'avais rien entendu. J'ai ri comme je risais, enfant, quand je surprénais ainsi mes frères Hermen et Brerent. Tu ne t'es pas mis en colère. Tu n'as rien dit. Tu as continué à peindre. Tu ne m'as pas regardée. Tu m'as écartée machinalement comme on écrase un insecte. Un instant j'étais tout pour toi, ta reine, ta déesse, ta vie. L'instant d'après, plus rien. Et cela n'a pas duré juste un instant. Tu m'as ignorée pendant des jours et des nuits, comme si tu avais voulu me punir de ce trop d'amour. En apparence tu étais là, tu me parlais, tu mangeais ce que je te préparais, tu me remerciais, mais tes yeux se posaient sur moi sans tendresse et sans vie. Je n'étais plus Hendrickje Stoffels. Juste la servante, comme si j'avais rêvé ton amour. J'ai eu envie de mourir. La nuit, le jour, je ne cessais de penser à toi. Je pleurais en cachette, pour que Geertje ne voie pas ces larmes qui l'auraient réjouie. Le seul témoin de mon chagrin, ce fut Titus, mon frère d'âme, tendre comme Hermen que la fièvre a emporté deux ans avant mon père. À huit ans Titus connaissait les absences de son père, lui qui avait grandi dans une maison pleine d'ombres. Il savait qu'il y avait des jours où il ne fallait plus parler ni rire. Son visage et sa voix te rappelaient Saskia. Tu le regardais avec passion, puis tu ne voulais plus le voir. Titus a essuyé mes larmes, il s'est lové dans mes bras et m'a dit: "Sois patiente, Hendrickje. Il va revenir." Ce petit enfant blond, trop pâle, trop maigre, c'était

toute ta douceur. Je suis restée pour lui et par lui. Sans Titus, peut-être serais-je rentrée à Bredevoort, peut-être aurais-je épousé Jan, l'ami de mon frère Frerik, et serais-je devenue femme de soldat, comme Bethsabée avant qu'elle rencontre David. J'aurais eu des enfants et tenu la maison. Je n'aurais connu ni la joie ni la douleur. Mais c'était trop tard, puisque je t'avais rencontré.

Des semaines ont passé et je croyais avoir renoncé à toi, ne plus t'aimer, quand tu m'as arrêtée alors que je traversais la salle. "Où cours-tu, Hendrickje Stoffels?" Ta voix, tendre et rieuse. Ton sourire, tes bras autour de moi, ton souffle contre mon oreille, comme si rien ne s'était passé. Je m'étais dit que, si tu retournais vers moi, je te répondrais par l'indifférence pour t'apprendre la souffrance. Mon sourire m'a trahie. Ta main sur mon épaule, tes yeux dans les miens, étonnés de mon silence, et j'ai fondu comme cire entre tes bras--ou plutôt j'ai repris forme dans le moule de tes bras, je suis redevenue moi-même, Hendrickje Stoffels. Mon bonheur a été si fort, ce jour-là, et les jours qui ont suivi, que l'idée de te quitter pour devenir femme de soldat m'a semblé insensée. J'ai compris le mot de Titus: "Sois patiente. Il reviendra." J'ai appris à te connaître: quand tu commençais un tableau tu disparaissais.

Bethsabée s'est retrouvée enceinte. Elle l'a dit à David, qui a tout de suite rappelé de la guerre Uri, le mari trompé, pour lui donner l'occasion de concevoir un enfant, et pour sauver ainsi l'honneur de Bethsabée. Tu aimais tant cette histoire, Rembrandt! Les stratagèmes inventés par David pour faire coucher Uri avec sa femme te faisaient rire. À Jerusalem, le soldat est allé saluer son roi. "Rentre chez toi, Uri. Tu mérites le repos du guerrier. Ta femme t'attend." Mais Uri a rappelé au roi qu'un homme ne dormait jamais avec sa femme en temps de guerre. C'était la règle. Car l'amour amollit la force. "Bien répondu, Uri, a dit David. Je te tendais un piège. Viens donc dîner avec moi demain, avant de repartir." Le lendemain soir, il a enivré Uri puis l'a renvoyé chez lui. Même si l'homme avait trop bu pour étreindre sa femme, il y aurait moyen de lui faire croire que, dans son

ivresse, il avait trahi son devoir de soldat. Mais Uri a refusé d'entrer chez lui. Il a dormi dehors, par terre. Cela te rendait rêveur, Rembrandt. Tu concevais un pécheur convoitant la femme d'un autre, pas une vertu figée dans son armure de principes, aveugle à la chair et à la beauté. Uri est allé saluer son roi avant de repartir, et David lui a remis une lettre pour le chef des armées, Joab. Il demandait à Joab d'envoyer Uri à l'endroit le plus dangereux des combats pour qu'il se fasse tuer. Uri s'est fait tuer, et David a épousé Bethsabée.

Tu disais cela doucement, toi le veuf qui ne pouvais pas m'épouser, toi sur qui la femme gardait des droits par delà la mort. Ce n'était pas ta faute, Rembrandt. Le testament de Saskia t'empêchait de te remarier. Sinon tu aurais perdu la maison de la Sint Anthoniesdijk et tout ce que tu possédais. Où aurais-tu vécu alors, où aurais-tu travaillé? Le jour où tu me l'as expliqué, tu m'as donné la liberté de partir. Tu as deviné ce qu'on dirait de moi. J'ai choisi de rester. Je ne le regrette pas. Même cet instant maudit où j'ai répondu à la convocation des hommes d'église qui ont pointé sur moi et mon ventre gonflé leur doigt vengeur, et m'ont accusée, d'une voix tonitruante, d'être une putain, même cet instant je ne le regrette pas.

L'enfant de Bethsabée et de David est né. Deux ans après, Dieu a puni David d'avoir envoyé à la mort Uri le Hittite. Il a chargé son prophète, Nathan, d'annoncer à David que lui, Dieu, n'était pas content, et qu'en conséquence, il lui prendrait son fils. Oeil pour oeil et dent pour dent. Cette partie de l'histoire, tu ne l'as pas dite en riant. Tu as haussé les épaules et froncé les sourcils. La cruauté de Dieu te laissait rêveur. S'il fallait tuer l'enfant de David et Bethsabée, pourquoi avoir attendu deux ans? Pourquoi ne pas l'avoir emporté à la naissance, avant que le père et la mère aient eu le temps de s'attacher à lui? Et en quoi la vie d'un innocent pouvait-elle payer celle d'un soldat têtu résistant à son roi? David avait-il eu le choix? Uri le vertueux ne risquait-il pas de chasser ou condamner à mort la femme adultère? David pouvait-il voir mépriser, humilier une femme qu'il aimait? Tu com-

prenais David, toi qui, si tu l'avais pu, aurais envoyé se faire massacrer les membres du Consistoire qui m'avaient condamnée pour concubinage et chassée de la maison de Dieu.

Quand j'ai porté notre enfant, j'ai eu peur. Toi aussi, Rembrandt, même si tu n'en parlais pas. Mon ventre qui grossissait faisait entrer la mort dans la maison. Quatre fois le ventre de Saskia s'était arrondi. Trois fois la mort en était sortie. Le quatrième avait survécu mais avait emporté la mère. Tu avais enterré un fils, Rombertus, et deux petites Cornelia, qui n'avaient vécu que deux ou trois semaines. Tu avais enterré ta femme, Saskia, et ta mère, Cornelia. Tu avais peur de me perdre, peur de porter un autre enfant en terre. Dieu prend ceux qu'on aime. Il en laisse un, parfois, quand la douleur nous a brisés et qu'on n'a plus la force d'espérer: Titus. Tu t'es interdit d'attendre notre enfant, de te réjouir de sa venue. De toute façon, tu n'avais plus l'âge d'être père. C'était un enfant contre-nature, le fruit d'une union que Dieu n'avait pas bénie. Il avait toutes les raisons de nous l'ôter, de nous punir, nous qui nous étions aimés contre la loi des hommes. Et si cet enfant vivait, comment l'élèverions-nous? Nous étions pauvres. Nous avions à peine de quoi nous nourrir. Un jour tu mourrais et tu nous laisserais seuls, moi et mon enfant bâtard. Parfois j'ai pensé que tu aurais aimé le tuer dans mon ventre, cet enfant. Pour ne pas le voir mourir, ni souffrir.

Elle est née. En octobre 54, on l'a baptisée dans l'Oudekerk où reposait ta femme. Tu as choisi de l'appeler Cornelia. C'était ton défi à Dieu. Il t'en avait pris trois. Tu ne renonçais pas.

Cornelia a vécu quelques semaines, puis quelques mois, et puis un an, puis deux. Dieu ne l'a pas prise, même quand la fièvre a tué l'enfant des voisins. Tu te moques de ma superstition, mais je ne peux m'empêcher de penser que Dieu nous a laissé notre enfant parce qu'il ne condamnait pas notre amour. Nous avons suffisamment payé à la justice des hommes: Dieu ne punit pas les pauvres et les humiliés. De cet amour, j'avais double-

ment payé le prix. J'avais souffert pour toi et par toi. Dieu accueille près de lui ceux qui ont souffert. Je pars en paix, Rembrandt.

Publié dans *Petit pan de mur jaune, 22 écrivains du côté du Louvre*. Paris, Kira Flammarion, éditions du Louvre, 2010